

**RUTGER
BREGMAN**

HUMANITÉ

**UNE HISTOIRE
OPTIMISTE**

SEUIL

PAR L'AUTEUR DU SUCCÈS MONDIAL *UTOPIES RÉALISTES*

HUMANITÉ

RUTGER BREGMAN

HUMANITÉ

Une histoire optimiste

TRADUIT DU NÉERLANDAIS
PAR CAROLINE SORDIA ET PIETER BOEYKENS

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Ouvrage publié avec le concours de la Fondation néerlandaise des lettres

Nederlands
letterenfonds
dutch foundation
for literature

Références des citations en exergue :

- p. 9 : Anton Tchekhov, *Carnets* [1921], in *Quatre nouvelles et Carnets de notes*, traduit par Genia Cannac, Paris, Calmann-Lévy, 1957 (notre traduction).
- p. 59 : David Hume, *Enquête sur l'entendement humain* [1748], traduit par Michel Malherbe, Paris, Vrin, 2004, p. 115-116.
- p. 159 : Anne Frank, *Le Journal d'Anne Frank* [1947], traduit par Isabelle Rosselin-Bobulesco et Philippe Noble, Paris, Calmann-Lévy, 2019.
- p. 217 : Baruch Spinoza, *Traité politique* [1677], traduit par Émile Saisset, Paris, Charpentier, 1861, vol. 2, p. 353.
- p. 273 : Viktor Frankl, « Youth in search of meaning », discours auprès du Toronto Youth Corps, Toronto, 1972, archives du Viktor Frankl Institut, Vienne (notre traduction).
- p. 341 : George Bernard Shaw, *The Crime of Imprisonment* [1946], New York, Philosophical Library, 1946, p. 26 (notre traduction).
- p. 403 : Richard Curtis, entretien avec Krishnan Guru-Murthy, podcast « Ways to Change the World » (saison 1, épisode 22), Channel 4 News, 15 août 2018 (notre traduction).

Titre original : *De meeste mensen deugen/Humankind*
Éditeur original : *De Correspondent*, unbreaking news.
ISBN original : 978-9-08-294218-7
© original : Rutger Bregman, 2019

www.thecorrespondent.com
Infographics by *de Correspondent*

de
Correspondent

All rights reserved including the rights
of reproduction in whole or in part in any form.

ISBN : 978-2-02-139223-4

© Éditions du Seuil, septembre 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour mes parents

*« L'être humain deviendra meilleur lorsque
vous lui aurez montré qui il est. »*

ANTON TCHEKHOV (1860-1904)

Prologue

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'état-major de l'armée britannique se faisait du souci. Londres était en grand danger. La ville était, selon Winston Churchill, « la plus grande cible au monde, une sorte d'énorme vache, une vache grasse et précieuse, attachée pour attirer les prédateurs¹ ». Le nom du prédateur en question ? Adolf Hitler. Si le peuple succombait à la terreur causée par ses bombardiers, c'en était fini de la Grande-Bretagne. « La circulation cessera, les sans-abri hurleront à l'aide et la ville sombrera dans le désordre », craignait un général britannique². Des millions de citoyennes et citoyens craqueraient. L'armée ne pourrait pas même commencer le combat, tant elle serait occupée à contenir les foules hystériques. Churchill prévoyait qu'au moins 3 à 4 millions de Londoniens fuiraient la ville. Pour savoir quel danger menaçait, il suffisait d'ouvrir un livre : *Psychologie des foules*. Son auteur, le Français Gustave Le Bon, était l'un des intellectuels les plus influents de son époque. Hitler avait lu l'ouvrage de bout en bout, tout comme Mussolini, Staline, Churchill et le président Roosevelt.

Gustave Le Bon expliquait jusque dans les moindres détails ce qui se produisait dans les situations d'urgence. Presque immédiatement, écrivait-il, « l'homme descend de plusieurs degrés sur l'échelle de la civilisation³ ». C'est alors que la panique et la violence prennent le relais, et que se révèle notre vraie nature.

Le 19 octobre 1939, Hitler dicta son plan d'attaque à ses généraux. « Le déploiement impitoyable de la *Luftwaffe* afin de briser la volonté

1. Discours prononcé par Winston Churchill à la Chambre des communes le 30 juillet 1934.

2. John Frederick Charles Fuller, *The Reformation of War*, Londres, Hutchinson & Co., 1923, p. 150.

3. Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris, Alcan, 1895, p. 20.

de résistance des Britanniques pourra et devra s'ensuivre le moment venu¹. »

Les Britanniques craignaient qu'il ne fût déjà trop tard. Ils envisagèrent encore un temps de creuser un réseau de cachettes souterraines dans les sous-sols de Londres, mais en fin de compte, ce projet fut abandonné. Bientôt, paralysés par la peur, les gens n'oseraient même plus remonter à la surface. Au dernier moment, on installa tout de même quelques hôpitaux psychiatriques d'urgence en dehors de la ville, afin d'y accueillir les premières victimes.

Puis cela commença.

Le 7 septembre 1940, trois cent quarante-huit bombardiers allemands traversèrent la Manche. Il faisait beau. De nombreux habitants de Londres étaient dehors et levèrent les yeux vers le ciel lorsqu'à 16 h 43, les sirènes commencèrent à mugir.

Ce jour de septembre resterait dans l'Histoire sous le nom de « samedi noir », et la période qui s'ensuivrait sous le nom de *Blitz*. Plus de quatre-vingt mille bombes s'abattirent sur la seule ville de Londres. Des quartiers entiers furent rayés de la carte. Un million de bâtiments se trouvèrent détruits ou complètement anéantis, et plus de quarante mille personnes périrent.

Comment réagirent les Britanniques ? Que se passa-t-il lorsqu'ils furent, par millions, étourdis de bombes des mois durant ? À quel point devinrent-ils hystériques, bestiaux ou pire encore ?

Commençons par le récit d'un psychiatre canadien.

En octobre 1940, le docteur John MacCurdy traversa en voiture le sud-est de Londres. Il se rendait dans un quartier pauvre qui avait été gravement touché par les bombardements (on y trouvait un cratère ou une bâtisse en ruine tous les 100 mètres). S'il y avait bien *un* endroit où les gens auraient dû paniquer, c'était ici.

Voici ce que constata le psychiatre peu après que l'alarme eut été déclenchée :

De petits garçons continuaient partout de jouer sur la chaussée, les badauds continuaient de marchander, un policier dirigeait la circulation avec une

1. Richard Overly, « Hitler and air strategy », *Journal of Contemporary History*, vol. 15, n° 3, 1980, p. 410.

lassitude superbe et les cyclistes défiaient la mort et les lois de la circulation. Personne, de ce que je pouvais voir, ne lançait ne fût-ce qu'un coup d'œil vers le ciel¹.

Si on lit des récits sur les quelques mois qu'a duré le *Blitz*, on tombe sans cesse sur des descriptions de ce calme extraordinaire qui s'était emparé de Londres. Une journaliste américaine interviewa ainsi son concierge et sa femme dans leur cuisine. Ils étaient en train de souper tranquillement tandis que les fenêtres tremblaient. Avaient-ils peur, leur demanda-t-elle ? « Oh, non, ça nous servirait à quoi, d'avoir peur² ? »

Selon toute apparence, Hitler n'avait pas tenu compte de la mentalité britannique. Le flegme. L'humour pince-sans-rire. Les commerçants installèrent des pancartes devant les ruines qui avaient autrefois été leurs boutiques : « Plus ouvert que jamais ». Le propriétaire d'un pub tourna le ravage en plaisanterie : « Nous n'avons plus de fenêtres, mais nos spiritueux sont excellents. Venez les essayer³. » Les Britanniques supportèrent les bombardements de la *Luftwaffe* comme ils supportaient les retards de train : c'était irritant, mais on pouvait vivre avec. D'ailleurs, les trains roulèrent normalement pendant le *Blitz* et les dommages économiques furent limités. En avril 1941, la production de guerre britannique fut davantage affectée par le lundi de Pâques, qui était pour tout le monde un jour férié, que par le *Blitz*⁴.

En quelques semaines, la population en vint à parler des bombes allemandes comme de la météo : « Il faisait très *blitzy* aujourd'hui, n'est-ce pas⁵ ? » Un témoin écrivit : « Les Anglais sont gagnés par

1. John Thompson MacCurdy, *The Structure of Morale*, Cambridge, Cambridge University Press, 1943, p. 16.

2. Richard Overy, *Sous les bombes. Nouvelle histoire de la guerre aérienne (1939-1945)*, traduit par Séverine Weiss, Paris, Flammarion, 2014, p. 263.

3. Angus Calder, *L'Angleterre en guerre (1939-1945)*, traduit par Magdeleine Paz, Paris, Gallimard, 1972, p. 180. *NdT* : La seconde pancarte (« Our windows are gone, but our spirits are excellent. Come in and try them ») comporte en anglais un jeu de mots sur *our spirits* qui signifie à la fois « notre moral » et « nos spiritueux » ; l'expression *Come try them* peut ainsi s'interpréter comme une formule de défiance.

4. Richard Overy, *Sous les bombes, op. cit.*, p. 230.

5. Robert Mackay, *Half the Battle : Civilian Morale in Britain during the Second World War*, Manchester, Manchester University Press, 2002, p. 261.

l'ennui beaucoup plus vite que par toute autre chose, et personne ne cherche plus vraiment à se mettre à l'abri¹. »

Quid des dégâts psychologiques ? *Quid* des millions de victimes traumatisées prédites par les experts ? Introuvables. Bien sûr, il y avait beaucoup de chagrin et de colère. Bien sûr, on pleurait les êtres chers qui avaient perdu la vie.

Mais les hôpitaux psychiatriques construits à la hâte restèrent vides. La santé mentale de nombreux Britanniques connut même une amélioration. L'alcoolisme déclina. Il y eut moins de suicides qu'en temps de paix. Après la guerre, beaucoup de Britanniques en vinrent même à se languir du *Blitz*, de ce temps où tout le monde s'entraidait et où cela n'avait pas d'importance que l'on soit riche ou pauvre, de droite ou de gauche². « La société britannique sortit à maints égards renforcée du *Blitz*, écrivait plus tard un historien anglais. Hitler dut déchanter³. »

En fin de compte, Gustave Le Bon, le fameux psychologue des masses, n'aurait pas pu être plus éloigné de la vérité. La situation d'urgence ne convoquait pas le pire chez les êtres humains. Le peuple britannique s'était précisément *élevé* de quelques degrés sur l'échelle de la civilisation. « Le courage, l'humour et la gentillesse des gens ordinaires, écrivit dans ses carnets une journaliste venue des États-Unis, sont stupéfiants au regard du cauchemar que nous vivons⁴. »

Les effets – contre toute attente – positifs des bombardements allemands menèrent à un nouveau débat au sein de l'armée. La Grande-Bretagne possédait elle aussi une flotte de bombardiers, et la question était la suivante : comment pouvait-elle les mobiliser au mieux contre l'ennemi ?

Étrangement, les experts de la *Royal Air Force* continuèrent à croire que l'on pouvait briser la volonté d'un peuple. Et ce, en le bombardant. Certes, cela n'avait peut-être pas porté ses fruits contre leur propre peuple, mais il s'agissait d'un cas exceptionnel. Aucun autre peuple au monde n'était aussi flegmatique et courageux. Les Allemands, au

1. Cité dans Richard Overy, *Sous les bombes*, op. cit., p. 210. Début 1941, seuls 8 % des abris étaient encore utilisés. Voir *ibid.*, p. 209.

2. Sebastian Junger, *Tribu. Le retour du guerrier*, traduit par Raymond Clarinard, Paris, Les Belles Lettres, 2019.

3. Richard Overy, « Civilians on the frontline », *The Guardian*, 6 septembre 2009.

4. Mollie Panter-Downes, *London War Notes 1939-1945*, New York, Farrar, Straus & Giroux, 1971, p. 105.

contraire, ne « supporter[aient] pas le quart » d'un tel bombardement, selon les experts. L'ennemi manifestait en tout cas un « manque de force morale »¹.

Ces experts reçurent le soutien d'un ami intime de Churchill : Frederick Lindemann, aussi connu sous le nom de Lord Cherwell. Sur l'un des rares portraits que nous ayons de lui, on aperçoit un homme de haute stature coiffé d'un chapeau melon, arborant une canne et un regard glacial². Dans les discussions enflammées au sujet des forces aériennes, Lindemann campa sur son point de vue. Les bombardements, cela *fonctionne*. Tout comme Gustave Le Bon, il ne tenait pas en grande estime le peuple ordinaire, qu'il jugeait lâche et enclin à la panique. Pour renforcer son argument, Lindemann envoya une équipe de psychiatres à Birmingham et à Hull, deux villes qui avaient été bombardées sans merci. En un temps record, les scientifiques interviewèrent des centaines de personnes ayant perdu leur maison au cours du *Blitz*³. Ils les interrogèrent sur les plus infimes détails – du « nombre de pintes qu'elles avaient bu jusqu'au nombre de comprimés d'aspirine qu'elles avaient achetés⁴ ».

Quelques mois plus tard, Lindemann reçut le rapport final. La conclusion s'étalait en toutes lettres sur la page de titre : « Aucune preuve d'abattement du moral⁵. »

1. Richard Overy, *Sous les bombes*, *op. cit.*, p. 370.

2. Même les amis de Frederick Lindemann, qui le connaissaient donc bien, le décrivaient en ces termes : « Il pensait toujours qu'il avait raison sur tout, et ne voulait jamais admettre qu'il s'était trompé » ; « Il avait tendance à prendre les opinions divergentes comme une insulte personnelle » ; « S'il ne connaissait rien à un sujet donné, cela ne l'empêchait jamais de pérorer sur la question ». Voir Hugh Berrington, « When does personality make a difference ? Lord Cherwell and the area bombing of Germany », *International Political Science Review*, vol. 10, n° 1, 1989.

3. On demanda à 2 000 enfants d'écrire une rédaction sur leur expérience de la guerre. Il est étonnant, en relisant aujourd'hui ces rédactions, de constater le courage dont ont fait preuve ces enfants. « J'étais enseveli, je saignais, mais j'ai tout de même aidé à dégager les morts et les blessés », écrivit un jeune garçon de dix ans au sujet de sa maison en ruine. Voir Martin L. Levitt, « The psychology of children : Twisting the Hull-Birmingham survey to Influence British aerial strategy in World War II », *Psychologie und Geschichte*, vol. 7, n° 1, 1995.

4. Brenda Swann et Francis Aprahamian (dir.), *J. D. Bernal : A Life in Science and Politics*, Londres-New York, Verso, 1999, p. 176.

5. Solly Zuckerman, *From Apes to Warlords : An Autobiography, 1904-1946*, New York, HarperCollins Publishers Ltd, 1988, p. 405. Ce livre a été publié pour la première fois en 1978. En annexe, Zuckerman reproduisit la page de couverture du rapport concernant Hull – rompant de fait le secret-défense en vigueur jusqu'en 2020.

Et que fit Frederick Lindemann ? Il balaya cette conclusion. Il avait déjà décidé que bombarder un pays fonctionnait à la perfection et ne voulait pas en démordre.

Par conséquent, il rédigea une note d'une tout autre teneur, qui atterrit ensuite sur le bureau de Churchill :

Les recherches semblent indiquer que de voir sa maison détruite est extrêmement néfaste pour le moral. Les gens semblent en être plus affectés qu'ils ne le sont de la mort de leurs amis ou même de leur famille. [...] Nous devrions pouvoir causer dix fois plus de dégâts aux cinquante-huit plus grandes villes d'Allemagne. Cela permettrait, à n'en pas douter, de briser le moral de la population¹.

C'est ainsi que la discussion sur l'efficacité des bombardements fut pliée. « Cela avait un parfum de chasse aux sorcières² », écrivait plus tard un historien. Les scientifiques prudents qui plaidaient *contre* le bombardement de la population allemande furent considérés comme des lâches – des traîtres à la patrie. Les fanatiques étaient d'accord entre eux : les Allemands devaient être traités bien plus durement encore. Churchill donna son feu vert, et l'enfer s'abattit sur l'Allemagne. En fin de compte, ces bombardements firent dix fois plus de victimes que le *Blitz*. À Dresde, davantage d'hommes, de femmes et d'enfants périrent en une nuit qu'à Londres sur toute la durée de la guerre. Plus de la moitié des villes allemandes furent annihilées. Le pays se métamorphosa en un gigantesque tas de gravats et de cendres.

Entre-temps, seule une petite fraction des forces aériennes alliées fut mobilisée pour bombarder des cibles stratégiques, comme des usines ou des ponts. Jusqu'aux derniers mois de la guerre, Churchill demeura en effet convaincu qu'il valait mieux lancer les bombes sur les civils afin de briser le moral de la population allemande. En janvier 1944, une nouvelle note de la *Royal Air Force* atterrit sur son bureau : « Plus nous bombardons, plus les conséquences en sont satisfaisantes. »

Le Premier ministre souligna cette phrase de son célèbre stylo rouge³.

1. Cité par Charles Webster et Noble Frankland, *The Strategic Air Offensive Against Germany 1935-1945*, Londres, HMSO, 1961, p. 332.

2. C. P. Snow, « Whether we live or die », *Life Magazine*, 3 février 1961, p. 98.

3. Richard Overy, *Sous les bombes*, *op. cit.*, p. 490.

Que se passait-il en réalité en Allemagne ?

Commençons à nouveau par le récit d'un psychiatre de renom. De mai à juillet 1945, le docteur Friedrich Panse enquêta auprès de cent citoyennes et citoyens allemands qui avaient perdu leur maison. « Après, j'étais vraiment de bonne humeur, j'allumai avec plaisir un cigare », raconta l'un d'eux. L'ambiance après un raid était « comme celle qui suit une guerre gagnée », remarqua un autre¹.

Nulle part, il n'était question de panique de masse. Les habitants qui subissaient des bombardements pour la première fois manifestaient au contraire une forme de soulagement. « La solidarité du voisinage était formidable, nota Panse. Étant donné la gravité et la durée de la pression psychologique, l'attitude de la population était remarquablement équilibrée et disciplinée². »

La même image émane des rapports du *Sicherheitsdienst* [SD, le service de renseignements de la SS], qui surveillait attentivement sa propre population. Après les bombardements, semblait-il, tout le monde s'entraidait. On extrayait les victimes des décombres, on éteignait les incendies. Les enfants des Jeunesses hitlériennes allaient et venaient pour aider les blessés et les sans-abri. Un épicier accrocha pour plaisanter une pancarte vantant le « beurre de la catastrophe » : *Hier wird Katastrophenbutter verkauft*³ ! (« Ici, on vend le beurre de la catastrophe. ») (Bon, d'accord, l'humour britannique avait une longueur d'avance.)

Peu après la capitulation de l'Allemagne, en mai 1945, une équipe d'économistes des forces alliées parcourut le pays défait. Le ministère de la Défense des États-Unis leur avait donné pour mission d'enquêter sur l'effet des bombardements. La question centrale était la suivante : l'armée devait-elle utiliser cette arme plus souvent ?

Les scientifiques n'y allèrent pas par quatre chemins : les bombardements avaient été un fiasco. L'économie de guerre allemande en était même vraisemblablement sortie renforcée, rallongeant ainsi la durée de la guerre. Entre 1940 et 1944, la production de chars allemands avait été multipliée par neuf, et celle des avions de chasse par *quatorze*.

1. Cités par Jörg Friedrich, *L'Incendie. L'Allemagne sous les bombes, 1940-1945*, traduit par Isabelle Hausser, Paris, Éditions de Fallois, 2004, p. 453.

2. Cité par Friedrich Panse, *Angst und Schreck*, Stuttgart, Thieme, 1952, p. 12.

3. Jörg Friedrich, *L'Incendie, op. cit.*, p. 433.

Une équipe d'économistes britanniques en arriva à la même conclusion¹. Dans les vingt et une villes sinistrées sur lesquelles portait leur enquête, la production avait augmenté *plus vite* que dans un groupe contrôle de quatorze villes qui n'avaient pas été bombardées.

« Nous commençons à comprendre, écrivit un économiste américain, que nous allions mettre au jour l'une des plus graves, peut-être la plus grave erreur de toute la guerre². » Ce qui est encore le plus fascinant, à mon sens, c'est qu'ils aient tous fait la même erreur.

Hitler et Churchill, Roosevelt et Lindemann – les uns comme les autres partageaient la vision du psychologue Gustave Le Bon qui prétendait que la civilisation humaine ne constituait qu'une couche superficielle. L'emploi de la force aérienne, ils en étaient persuadés, ferait voler en éclats cette fine couche. Mais plus les bombes pleuvaient, plus la couche *s'épaississait*. Ce n'était pas une membrane mais une peau calleuse, endurcie.

Et pourtant, les experts militaires n'intégrèrent quasiment pas cette conclusion. Vingt et un ans plus tard, durant la guerre du Vietnam, les États-Unis larguèrent trois fois plus de bombes qu'ils n'en avaient employé contre l'Allemagne au cours de la Seconde Guerre mondiale³.

1. Le rapport britannique ne fut dévoilé que cinquante ans plus tard. Voir Sebastian Cox (dir.), *The Strategic Air War Against Germany, 1939-1945 : The Official Report of the British Bombing Survey Unit*, Londres, Routledge, 1998.

2. John Kenneth Galbraith, *Une vie dans son siècle*, traduit par Daniel Blanchard, Paris, Gallimard, 1983, p. 200. La grande question, bien sûr, est la suivante : et si les Alliés avaient consacré moins d'argent à la force aérienne, et davantage à la marine et à l'armée de terre ? Après la guerre, le physicien Patrick Blackett, lauréat du prix Nobel, en vint à la conclusion que la guerre aurait alors été écourtée de six à douze mois. Les Allemands étaient du même avis. Albert Speer, ministre de l'Armement, déclara s'être surtout préoccupé des attaques contre les infrastructures allemandes. Hermann Göring (chef de la *Luftwaffe*) se rappelait surtout des bombardements ayant touché l'industrie pétrolière : « Sans carburant, personne ne peut faire la guerre. » À l'automne 1944, l'Allemagne était presque à sec. Les chars étaient à l'arrêt, les avions restaient dans leurs hangars et les pièces d'artillerie devaient être tractées par des chevaux. Malgré tout, les Britanniques continuèrent à bombarder le peuple allemand. Au cours du dernier trimestre de l'année 1944, pas moins de 53 % des bombardiers ciblèrent des villes, et seulement 14 % des raffineries. À ce stade, l'armée britannique n'utilisait presque plus de bombes incendiaires, parce qu'il ne restait presque plus rien d'inflammable. Entre-temps, la production pétrolière allemande put se remettre sur les rails. Voir Max Hastings, *Bomber Command*, Londres, Michael Joseph, 1979, p. 327-334. *NdT* : la citation de Göring en français est tirée de Richard Overy, *Sous les bombes*, *op. cit.*, p. 549.

3. Edward Miguel et Gérard Roland, « The long-run impact of bombing Vietnam », *Journal of Development Economics*, vol. 96, n° 1, 2011, p. 2.

PROLOGUE

Là aussi, ce fut un échec – plus cuisant encore. Même lorsque nous avons des preuves sous le nez, nous préférons nous mettre le doigt dans l'œil. Jusqu'à ce jour, nombre de Britanniques croient que leur capacité de résilience pendant le *Blitz* était typiquement britannique.

Mais elle ne l'était pas. Elle était typiquement humaine.

Chapitre 1

Un nouveau réalisme

1.

Ce livre porte sur une idée radicale.

C'est une idée qui angoisse les puissants depuis des siècles. Une idée contre laquelle les religions et les idéologies se sont battues. Une idée dont les médias parlent rarement et que l'histoire semble sans cesse réfuter.

En même temps, c'est une idée qui trouve ses fondements dans quasiment tous les domaines de la science. Une idée démontrée par l'évolution et confirmée par la vie quotidienne. Une idée si intimement liée à la nature humaine qu'on n'y fait souvent même plus attention.

Si nous avons le courage de la prendre au sérieux, cela nous sauterait aux yeux : cette idée peut déclencher une révolution. Elle peut mettre la société sens dessus dessous. Si elle imprègne véritablement notre cerveau, elle peut même devenir un remède qui change la vie, qui fait qu'on ne regardera plus jamais le monde de la même façon.

L'idée en question ?

La plupart des gens sont des gens bien.

Je ne connais personne qui sache mieux expliquer cette idée que Tom Postmes, professeur de psychologie sociale à l'université de Groningue. Depuis des années, il pose la même question à ses étudiants :

Un avion doit effectuer un atterrissage en urgence et se fracasse en trois morceaux. La cabine se remplit de fumée. Tous les passagers se rendent compte qu'ils doivent sortir. Que se passe-t-il ?

Sur la planète A, les passagers se demandent mutuellement s'ils vont bien. On laisse sortir en priorité les personnes qui ont besoin d'aide. Les gens sont prêts à donner leur vie, y compris pour des inconnus.

Sur la planète B, c'est chacun pour soi. C'est la panique totale. Les gens se poussent et se donnent des coups de pied à qui mieux mieux. Les enfants, les personnes âgées et handicapées se font piétiner.

Question : Sur quelle planète vivons-nous ?

« J'estime à environ 97 % la proportion de gens qui pensent que nous vivons sur la planète B, explique Postmes. Mais en réalité, nous vivons presque toujours sur la planète A¹. » Peu importe à qui vous posez la question. De gauche comme de droite, pauvres et riches, analphabètes et érudits – tous font la même erreur de jugement. « Les étudiants de première année ne le savent pas, ceux de troisième année non plus, ni les étudiants de master, et beaucoup de professionnels l'ignorent aussi, même parmi celles et ceux qui travaillent dans la gestion de crise, soupire Postmes. Non qu'on manque de recherches sur le sujet. On devrait être au courant depuis la Seconde Guerre mondiale. »

Les plus célèbres désastres de l'Histoire se sont déroulés sur la planète A. Prenez le naufrage du *Titanic*. Si vous avez vu le film, vous croyez peut-être que les gens étaient totalement paniqués (à l'exception du quatuor à cordes). Mais non, il n'y a pas eu de bousculades. Un témoin a rapporté qu'il n'y avait « aucun indice de panique ou d'hystérie, aucun cri d'effroi ni de cavalcade en tous sens² ».

Ou bien prenez le 11 septembre 2001. Des milliers de personnes ont patiemment descendu les escaliers des tours jumelles du World Trade Center, bien qu'elles aient su que leur vie était en danger. On laissait passer en priorité les pompiers et les blessés. « Les gens disaient : “Non, non, vous d'abord”, se souvient l'une des victimes. J'avais du mal à en croire mes oreilles, qu'à ce stade les gens disent littéralement : “Non, non, prenez ma place.” C'était extraordinaire³. »

1. Tom Postmes, e-mail à l'auteur (9 décembre 2016).

2. Jack Winocour (dir.), *The Story of the Titanic as Told by Its Survivors*, New York, Dover Publications, 1960, p. 33.

3. Cité par Rebecca Solnit, *A Paradise Built in Hell : The Extraordinary Communities That Arise in Disaster*, New York, Viking, 2009, p. 187.

L'idée selon laquelle les gens seraient naturellement égoïstes, agressifs et portés à la panique est un mythe tenace. Le biologiste Frans de Waal appelle cela la « théorie du vernis¹ ». La civilisation ne serait qu'une mince couche qui se craquellerait à la moindre anicroche. En réalité, c'est l'inverse : c'est précisément lorsque les bombes tombent du ciel ou lorsque les digues rompent que le meilleur en nous affleure à la surface.

Le 29 août 2005, les digues de La Nouvelle-Orléans rompirent. L'ouragan *Katrina* se déchaîna sur la ville, laissant dans son sillage 80 % des maisons sous l'eau. Il s'agissait de la plus grande catastrophe naturelle de l'histoire des États-Unis. Au moins 1 836 personnes perdirent la vie.

Cette semaine-là, les journaux regorgèrent de récits de viols et de fusillades dans la ville. Des histoires sordides circulèrent sur des gangsters errant de pillage en pillage, ou sur un tireur d'élite qui ouvrait le feu sur les hélicoptères des secours. Dans le stade du Superdome, le principal centre d'accueil, pas moins de vingt-cinq mille personnes se trouvaient piégées. Sans électricité. Sans eau. Les journalistes rapportèrent que deux bébés avaient été égorgés, et qu'une petite fille de sept ans avait été violée et tuée².

Le chef de la police déclara que la ville sombrait dans l'anarchie, et la gouverneure de la Louisiane craignait la même chose. « Ce qui me met le plus en colère, déclara-t-elle, c'est que des désastres comme celui-ci font souvent ressortir ce qu'il y a de pire chez les gens³. »

Cette conclusion fit le tour du monde. L'éminent historien Timothy Garton Ash écrivit dans le journal britannique *The Guardian* ce que tout le monde pensait déjà :

Retirez les éléments de base de la vie organisée et civilisée – nourriture, abri, eau potable, un minimum de sécurité personnelle – et nous retombons en quelques heures dans un état de nature hobbesien, celui d'une guerre de tous contre tous. [...] Certains deviennent temporairement des anges, la plupart retournent à l'état de singe.

1. Frans de Waal, *Le Bonobo, Dieu et nous. À la recherche de l'humanisme chez les primates*, traduit par Françoise et Paul Chemla, Paris, Les Liens qui libèrent, 2013, p. 62.

2. Gary Younge, « Murder and rape – fact or fiction ? », *The Guardian*, 6 septembre 2005.

3. Citée par Robert Tanner, « New Orleans mayor orders police back to streets amid increasingly violent looting », *The Seattle Times*, 1^{er} septembre 2005.

La revoilà : la théorie du vernis. La Nouvelle-Orléans avait ouvert une petite brèche, selon Garton Ash, dans la « fine croûte qui recouvre le magma bouillonnant de la nature humaine¹ ».

Ce n'est que plusieurs mois plus tard – une fois que les journalistes eurent disparu, que l'eau eut été pompée et que les chroniqueurs eurent trouvé d'autres sujets – que les scientifiques découvrirent ce qui s'était réellement passé à La Nouvelle-Orléans.

Il s'avéra que les sifflements de balles provenaient de la soupape d'un réservoir à essence. Dans le stade du Superdome, six personnes avaient perdu la vie : quatre de mort naturelle, une par overdose et une par suicide. Le chef de la police dut admettre qu'il n'avait pas reçu le moindre rapport officiel de meurtre ou de viol. Et certes, de nombreux pillages avaient eu lieu, mais principalement du fait de groupes qui collaboraient pour survivre, parfois avec l'aide de la police elle-même². Les chercheurs du Disaster Research Center de l'université du Delaware conclurent que « la réaction majoritaire [avait] été, de loin, une attitude prosociale³ ». Une armada de bateaux étaient arrivés, depuis aussi loin que le Texas, pour secourir un maximum de personnes. Des centaines de groupes de sauveteurs s'étaient constitués. L'un des groupes s'était surnommé les « Robins des Bois pilleurs » : onze amis qui « volaient » de la nourriture, des vêtements et des médicaments pour les redistribuer⁴.

Bref, la ville n'avait pas été submergée par l'égoïsme et l'anarchie. Elle avait été submergée par le courage et l'amour de son prochain.

Katrina cadrerait ainsi avec nos connaissances scientifiques sur la manière dont les gens réagissent aux catastrophes. À partir de près de sept cents études de terrain recensées depuis 1963, le Disaster Research Center a établi qu'on ne constate jamais de panique totale après une catastrophe, contrairement à ce que l'on voit dans les films.

1. Timothy Garton Ash, « It always lies below », *The Guardian*, 8 septembre 2005.

2. Jim Dwyer et Christopher Drew, « Fear exceeded crime's reality in New Orleans », *The New York Times*, 29 septembre 2005.

3. Havidán Rodríguez, Joseph Trainor et Enrico L. Quarantelli, « Rising to the challenges of a catastrophe : The emergent and prosocial behavior following Hurricane Katrina », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 604, n° 1, 2006.

4. Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance*, Paris, Nil Éditions, 2013, p. 116.

On ne note jamais non plus de raz-de-marée d'égoïsme. La plupart du temps, le nombre de crimes – meurtres, vols, viols – baisse. Les gens restent calmes, ne se retrouvent pas en état de choc et passent rapidement à l'action. « Quelle que soit l'étendue du pillage, remarque l'un des chercheurs, ce dernier fait pâle figure au regard de l'altruisme généralisé qui conduit à des dons et partages massifs de biens et de services¹. » Dans les situations d'urgence, c'est ce que les gens ont de meilleur qui remonte à la surface. Je ne connais aucune notion sociologique qui soit à la fois aussi solidement étayée et aussi superbement ignorée. L'image dépeinte par les médias est invariablement l'inverse de ce qui se produit réellement après une catastrophe.

En attendant, à La Nouvelle-Orléans, les rumeurs persistantes ont bel et bien coûté des vies.

Ainsi, les secours s'activèrent avec une lenteur exaspérante parce que les équipes de sauvetage n'osaient pas pénétrer dans la ville sans protection renforcée. Environ soixante-douze mille militaires furent appelés en renfort avec pour ordre de tirer sur « la racaille ». « Ces troupes sont entraînées à tirer et à tuer [...] et j'attends d'elles qu'elles le fassent² », déclara la gouverneure. Dont acte. Sur le pont Danziger, à l'est de la ville, la police tira sur six Afro-Américains innocents et non armés, ce qui entraîna la mort d'un adolescent de dix-sept ans et d'un handicapé mental de quarante ans (cinq agents furent par la suite condamnés à de lourdes peines de prison)³. Évidemment, le désastre de La Nouvelle-Orléans constitue un cas extrême. Mais la dynamique du cataclysme est toujours la même. Un malheur collectif se produit, un raz-de-marée de coopération s'ensuit, les dirigeants paniquent, et c'est là que survient le deuxième désastre.

« Ma propre impression, écrit Rebecca Solnit, qui a décortiqué l'ouragan *Katrina* dans le magistral *A Paradise Built in Hell* (2009), c'est que la "panique de l'élite" est le fait de puissants qui se représentent

1. Enrico L. Quarantelli, « Conventional beliefs and counterintuitive realities », *Social Research : An International Quarterly of the Social Sciences*, vol. 75, n° 3, 2008, p. 885.

2. Citée par l'AFP-Reuters, « Troops told "Shoot to kill" in New Orleans », ABC News, 2 septembre 2005.

3. Trymaine Lee, « Rumor to fact in tales of post-Katrina violence », *The New York Times*, 26 août 2010.

le genre humain à leur propre image¹. » Rois et dictateurs, gouverneurs et généraux pensent que le commun des mortels est égoïste, car bien souvent, ils le sont eux-mêmes. Ils font usage de la force parce qu'ils veulent éviter quelque chose qui ne se produit que dans leur imagination.

2.

À l'été 1999, dans la petite ville belge de Bornem, neuf écoliers se mirent soudainement à souffrir de mystérieux symptômes. Maux de tête. Vomissements. Palpitations. Le matin même, ils étaient arrivés à l'école dans la joie et la bonne humeur, mais après la pause déjeuner, ils commencèrent à se sentir mal. Aux yeux des professeurs, il ne pouvait y avoir qu'une seule explication : ces neuf enfants avaient tous bu un Coca-Cola au déjeuner.

Les journalistes ne tardèrent pas à avoir vent de l'incident. Et c'est ainsi que le téléphone du siège de Coca-Cola se mit à sonner. Le soir même, l'entreprise diffusa un communiqué de presse annonçant le retrait de la vente de millions de bouteilles de Coca. « Nous mettons tout en œuvre pour trouver la cause et nous espérons avoir une réponse définitive dans les prochains jours », déclara la porte-parole de la firme².

Mais il était trop tard. Les plaintes se répandirent comme une tache d'huile dans tout le pays, et même par-delà la frontière, en France. Des gamins pâles comme la mort furent emmenés en ambulance. Il sembla cette semaine-là que tous les produits de Coca-Cola étaient devenus dangereux pour les enfants, qu'il s'agisse du Fanta, du Sprite, du Nestea ou de l'Aquarius. L'« incident Coca-Cola » causa l'une des plus grandes pertes financières de l'entreprise en cent sept années d'existence. Pas moins de 17 millions de sodas furent retirés de la vente en Belgique et tous ceux qui se trouvaient encore dans les entrepôts frigorifiques durent être détruits³. Coût de l'opération : plus

1. Rebecca Solnit, *A Paradise Built in Hell*, op. cit., p. 131.

2. Citée dans « Coke products recalled », *CNN Money*, 15 juin 1999.

3. B. Nemery *et al.*, « The Coca-Cola incident in Belgium, June 1999 », *Food and Chemical Toxicology*, vol. 40, n° 11, 2002.

de 200 millions de dollars¹. Il se produisit alors une chose étrange. Après quelques semaines, les toxicologues ressortirent bredouilles des laboratoires : ils n'avaient rien trouvé dans les fameuses bouteilles. Pas de pesticides. Pas d'agents pathogènes. Pas de métaux nocifs. Rien de rien. Même dans le sang et les urines des centaines de patients, on ne trouva rien du tout. Les scientifiques ne purent établir aucune explication chimique aux symptômes graves qui avaient entre-temps été constatés chez plus d'un millier de jeunes filles et garçons.

« Que les choses soient claires : ces enfants étaient bel et bien malades », remarqua par la suite l'un des chercheurs. « Seulement, ce n'était pas le Coca qui les avait rendus malades². »

En fait, l'incident Coca-Cola reposait sur une question philosophique ancienne.

Qu'est-ce que la vérité ?

Certaines choses sont vraies, que l'on y croie ou non. L'eau bout à 100 degrés. Fumer tue. Le président Kennedy a été assassiné le 22 novembre 1963 à Dallas.

D'autres choses peuvent *devenir* vraies, si du moins nous y croyons. En sociologie, on parle ainsi de « prophétie autoréalisatrice ». Par exemple, si vous prédisez qu'une banque va faire faillite et si suffisamment de gens vous croient, alors ils vont retirer leur argent jusqu'à ce que la banque soit effectivement en faillite.

Ou prenez l'effet placebo. Avalez un comprimé dont le docteur dit qu'il est efficace et vous vous sentirez tout de suite mieux. Plus le dispositif est théâtral, plus cela a de chances de marcher. Ainsi, il est la plupart du temps plus efficace de se faire injecter un placebo que de le prendre en comprimés. Selon ce principe, même les bonnes vieilles saignées pouvaient être utiles. Non pas que la médecine du Moyen Âge ait été si formidable que ça, mais tout simplement parce que les gens pouvaient facilement s'*imaginer* qu'ils iraient mieux après une intervention aussi carabinée.

Et le placebo ultime ? L'opération, bien sûr ! Enfilez votre blouse blanche, administrez un anesthésiant, prenez un petit café et racontez au patient à son réveil que l'opération a été un immense succès.

1. Victoria Johnson et Spero C. Peppas, « Crisis management in Belgium : the case of Coca-Cola », *Corporate Communications : An International Journal*, vol. 8, n° 1, 2003.

2. Bart Dobbelaere, « Colacrisis was massahysterie », *De Standaard*, 2 avril 2000.

D'après une méta-analyse du *British Medical Journal*, dans laquelle les résultats de véritables opérations ont été comparés avec ceux d'une telle simulation, il semblerait que, dans les trois quarts des cas, le placebo ait eu un effet positif. Dans la moitié des cas, il avait même été aussi efficace que l'opération¹.

Mais cela marche aussi en sens inverse.

Avalez un comprimé dont vous *pensez* qu'il va vous rendre malade, et il y a de grandes chances pour que vous le deveniez. Mettez en garde vos patients quant à de graves effets secondaires, et il y a fort à parier qu'ils les ressentiront. Il existe relativement peu de recherches sur cet « effet *nocebo* », parce qu'il n'est pas très éthique de donner aux gens le sentiment qu'ils vont tomber malades. Tout indique cependant qu'un *nocebo* peut être très puissant.

À l'été 1999, les médecins belges en arrivèrent à la même conclusion. Peut-être y avait-il eu en effet quelque chose qui clochait avec ces quelques bouteilles de Coca-Cola à Bornem. Possible. Mais à part ça, les scientifiques en étaient certains : dans le reste du pays, il avait dû s'agir d'une « maladie sociogénique de masse ». En langage profane : « C'était tout dans la tête. »

Ce qui ne veut pas dire que les victimes jouaient la comédie. Plus d'un millier d'enfants belges ont réellement eu la nausée, de la fièvre et des vertiges. Ce qui se passe « dans la tête » peut devenir très réel. Si l'effet *nocebo* nous enseigne quelque chose, c'est que les idées ne sont pas simplement des idées. Ce que nous croyons, nous le devenons. Ce que nous cherchons, nous le trouvons. Et ce que nous prédisons finit par nous arriver.

Nous y voilà : notre vision négative de l'humanité est elle aussi un *nocebo*.

Si nous *croyons* que la plupart des gens sont mauvais, c'est ainsi que nous allons nous traiter mutuellement. Du coup, nous allons flatter chez chacun et chacune les plus vils instincts.

Après tout, peu d'idées ont autant d'influence sur notre monde que notre vision de l'humanité. Ce que l'on présuppose chez l'autre, c'est

1. Karolina Wartolowska *et al.*, « Use of placebo controls in the evaluation of surgery : Systematic review », *British Medical Journal*, vol. 348, 2014.

ce que l'on suscite. Quand il s'agit des plus grands défis de notre époque – du réchauffement climatique au déclin de la confiance que l'on porte à son prochain –, je crois que la réponse commence par une autre perception du genre humain.

Je ne compte pas prétendre dans ce livre que l'être humain est naturellement bon. Nous ne sommes pas des anges. Nous avons tous une bonne et une mauvaise jambe ; la question, c'est de savoir laquelle nous exerçons.

Je souhaite simplement montrer que nous avons toutes et tous, naturellement, depuis l'enfance – que ce soit sur une île inhabitée, lorsqu'une guerre éclate ou que les digues rompent –, une forte préférence pour notre bonne jambe. Ce livre rassemble un grand nombre d'éléments scientifiques ; il en ressort qu'il est réaliste d'avoir une vision plus positive de l'être humain. D'ailleurs, je pense que cela peut devenir encore plus réaliste si nous nous mettons à y croire.

Une parabole circule depuis des années sur Internet, sans que personne en connaisse l'origine précise. Elle renferme selon moi une vérité simple et profonde :

Un vieil homme dit un jour à son petit-fils : « Un combat a lieu en moi, une lutte entre deux loups. L'un est mauvais, méchant, cupide, jaloux, arrogant et lâche. L'autre est bon – serein, aimant, modeste, généreux, honnête et digne de confiance. Ces loups se battent aussi en toi et en chaque personne. »
Le garçon réfléchit un instant, puis demanda : « À la fin, lequel des deux loups l'emporte ? »
Le vieil homme sourit.
« Celui que tu nourris. »

3.

Ces dernières années, lorsque je racontais (dans telle ou telle fête) que je travaillais à ce livre, cela me valait souvent des haussements de sourcils. Des regards incrédules. Une maison d'édition allemande rejeta vigoureusement ma proposition d'ouvrage : apparemment, les Allemands ne croyaient pas que l'être humain ait un bon fond. Un membre de l'intelligentsia parisienne m'assura que les Français avaient

besoin de la main de fer de l'État. Quand je me rendis aux États-Unis après les élections de 2016, les Américains, l'un après l'autre, me demandèrent si je n'avais pas une araignée au plafond.

Comment ça, la plupart des gens étaient des gens bien ? Est-ce qu'il m'arrivait seulement d'allumer ma télévision ?

Récemment, une étude de deux psychologues américains a encore montré la persistance de notre croyance en notre propre perversité. Les chercheurs ont présenté à leurs sujets plusieurs situations dans lesquelles les gens semblaient faire quelque chose de bien. Résultat : les êtres humains sont entraînés à voir le mal – et l'égoïsme – partout.

Quelqu'un aide un vieux monsieur à traverser la rue ?

Sûrement pour faire bonne impression.

Quelqu'un donne de l'argent à un sans-abri ?

À tous les coups, c'est pour se sentir mieux dans sa peau.

Même lorsque les chercheurs leur présentent des statistiques implacables sur les inconnus qui ramènent gentiment les porte-monnaie égarés et sur le fait que l'immense majorité de la population fraude rarement, la plupart des sujets de l'étude ne changent pas d'avis. « Au contraire, écrivent les psychologues, ils concluent qu'un comportement en apparence altruiste doit forcément être égoïste¹. »

Le cynisme est une sorte de théorie du tout. Cela marche à tous les coups.

Vous vous dites peut-être : attendez, ce n'est pas comme cela que j'ai été éduqué. Chez nous, on se faisait confiance, on s'entraidait et on ne fermait jamais les portes à clé. Et vous avez raison : à petite échelle, il est facile de partir du principe que ceux qui nous entourent sont des gens bien – des gens comme nos parents, nos voisins ou nos collègues.

Mais lorsqu'on élargit la focale au reste de l'humanité, c'est souvent la suspicion qui l'emporte. Prenez la *World Values Survey*, une enquête de grande envergure menée depuis les années 1980 par un réseau de chercheurs en sciences sociales dans près d'une centaine de pays. L'une des questions récurrentes est la suivante : « D'une manière générale,

1. Clayton R. Critcher et David Dunning, « No good deed goes unquestioned : Cynical reconstruals maintain belief in the power of self-interest », *Journal of Experimental Social Psychology*, vol. 47, n° 6, 2011, p. 1212.

diriez-vous que l'on peut faire confiance à la plupart des gens ou qu'on n'est jamais assez prudent quand on a affaire aux autres¹ ? »

Les résultats sont assez déprimants. Dans la quasi-totalité des pays, la majorité des enquêtés pense qu'on ne peut pas faire confiance à la plupart des gens. Même dans des démocraties établies comme la France, l'Allemagne, le Royaume-Uni ou les États-Unis, les habitants partagent majoritairement cette opinion peu réjouissante de leurs semblables².

Mais *pourquoi* avons-nous une vision si négative du monde ? C'est la question qui me taraude depuis des années. Comment se peut-il que tant de gens croient que nous vivons sur la planète B, alors qu'il existe tant de preuves scientifiques qui suggèrent que nous vivons sur la planète A ?

Est-ce un défaut d'éducation ? Plutôt le contraire. Dans ce livre, nous allons croiser d'innombrables savants qui sont persuadés de notre perversité. Une question de convictions politiques ? Cela aussi joue, au fond, assez peu. Beaucoup de croyants nous considèrent comme des pécheurs invétérés. Tout un tas de capitalistes sont convaincus que nous sommes par nature égoïstes. Une ribambelle de militants écologistes voient l'être humain comme un fléau qui saccage la planète. Des milliers d'opinions ; une seule conception de l'humanité.

J'ai donc commencé à me demander d'où nous venait cette vision si sinistre de l'être humain. Pourquoi nous sommes-nous mis à croire en sa perversité ?

En attendant, j'ai bien ma petite idée.

Imaginons que demain, une nouvelle molécule fasse son apparition sur le marché. Elle entraîne une grande dépendance et se répand comme une traînée de poudre au sein de la population. Les scientifiques mènent des recherches approfondies et en concluent que la

1. *NdT* : La formulation en français est tirée du questionnaire pour la France, disponible sur le site de l'enquête « European values study » : <https://europeanvaluesstudy.eu/methodology-data-documentation/survey-2017/pre-release-evs-2017/participating-countries-and-country-information-survey-2017/>. Il est à noter qu'elle varie en fonction des pays au sein de la francophonie.

2. Sören Holmberg et Bo Rothstein, « Trusting other people », *Journal of Public Affairs*, 30 décembre 2016.

molécule s'accompagne – je cite – « d'une perception erronée du risque d'anxiété, de baisses d'humeur, d'impuissance acquise, d'hostilité à l'égard d'autrui et de désensibilisation¹ ».

Utiliserions-nous cette molécule ? Laisserions-nous nos enfants l'essayer ? Le gouvernement la légaliserait-il ? Réponse : trois fois oui. Ce dont il s'agit, c'est de l'une des plus importantes addictions de notre époque. Une drogue que nous consommons quotidiennement, qui est largement subventionnée et administrée à grande échelle à nos enfants.

Les infos.

J'ai été élevé dans l'idée que regarder les infos était quelque chose de positif pour notre développement. Un citoyen engagé devrait régulièrement lire les journaux et regarder le JT. Plus nous consommons d'informations, mieux nous serons informés – et mieux la démocratie s'en portera.

C'est cette même fable que les parents continuent de raconter à leurs enfants ; mais, entre-temps, les scientifiques sont parvenus à de tout autres conclusions. Des dizaines d'études révèlent que les informations nuisent à notre santé mentale².

Le fondateur de ce champ de recherche, le professeur George Gerbner (1919-2005), a évoqué dès les années 1990 le « syndrome du grand méchant monde ». Les symptômes cliniques incluent la misanthropie, le cynisme et le pessimisme. Les gens qui regardent les informations télévisées ont plus tendance à être d'accord avec des phrases comme « La plupart des gens ne pensent qu'à eux-mêmes ». Ils croient plus souvent qu'en tant qu'individu on ne peut rien faire pour améliorer l'état du monde. Ils souffrent également davantage de stress et de dépression.

Dans une enquête récente, on a posé une question simple dans une trentaine de pays : « Dans l'ensemble, diriez-vous que le monde va de mieux en mieux, de plus en plus mal, ou ni mieux ni plus mal ? » Dans tous les pays, de la Russie au Canada, en passant par le Mexique

1. Jodie Jackson, « Publishing the positive. Exploring the motivations for and the consequences of reading solutions-focused journalism », *Constructive Journalism Project*, automne 2016.

2. Voir par exemple : Wendy M. Johnston et Graham C. L. Davey, « The psychological impact of negative TV news bulletins : The catastrophizing of personal worries », *British Journal of Psychology*, vol. 88, n° 1, 1997.

et la Hongrie, l'immense majorité des gens a répondu que le monde allait *de plus en plus mal*¹.

En réalité, c'est précisément l'inverse qui est vrai. L'extrême pauvreté, le nombre de victimes des guerres, la mortalité infantile, la criminalité, la faim, le travail des enfants, les décès dus aux catastrophes naturelles et le nombre de crashes aériens ont tous chuté au cours des dernières décennies. Nous n'avons jamais été aussi riches, en sécurité et en bonne santé.

Pourquoi nous l'ignorons ? C'est bien simple : parce que les infos ne parlent que des exceptions. Attentats, violences, catastrophes : plus un événement est exceptionnel, plus il a de chances de faire la une. On ne voit jamais de gros titres comme « Le nombre de personnes vivant dans l'extrême pauvreté a diminué de 137 000 », alors même que cette phrase aurait pu figurer sur toutes les manchettes de journaux des vingt-cinq dernières années². On ne voit jamais à la télévision de correspondant dire au micro : « Nous sommes en direct de Trifouillises-Oies où, aujourd'hui, aucune guerre n'a éclaté. »

Il y a quelques années, aux Pays-Bas, une équipe de sociologues a étudié le traitement médiatique des crashes aériens. Entre 1991 et 2015, le nombre d'accidents a connu une baisse constante, mais l'attention médiatique qui leur était portée n'a fait que croître. Résultat : les gens ont eu de plus en plus peur de monter dans des avions de plus en plus sûrs³. Une autre équipe de chercheurs en sciences de l'information et de la communication a établi une base de données avec plus de 4 millions d'articles de presse portant sur l'immigration, la criminalité et le terrorisme. Il est apparu que c'était précisément dans les moments où il y avait le moins d'immigration ou de violence que les journaux en parlaient le plus. « Il semble y avoir une corrélation nulle, ou même négative, entre les "infos" et la réalité », concluent les chercheurs⁴.

1. Hans Rosling, *Factfulness. Penser clairement, ça s'apprend !*, traduit par Pierre Vesperini, Paris, Flammarion, 2019, p. 72.

2. Chris Weller, « A top economist just put the fight against poverty in stunning perspective », *Business Insider*, 17 octobre 2017.

3. Toni van der Meer *et al.*, « Mediatization and the disproportionate attention to negative news. The case of airplane crashes », *Journalism Studies*, vol. 20, n° 6 (2018).

4. Laura Jacobs *et al.*, « Back to reality : The complex relationship between patterns in immigration news coverage and real-world developments in Dutch and Flemish newspapers (1999-2015) », *Mass Communication and Society*, vol. 21, n° 4 (2018).

Par « infos », je ne veux pas dire l'ensemble de ce que produisent les journalistes, bien entendu. Il existe d'innombrables formes de journalisme qui aident à mieux comprendre le monde.

Mais les infos – les reportages portant sur des événements récents, isolés et sensationnels – en constituent la forme la plus répandue. Dans le monde occidental, huit adultes sur dix consomment quotidiennement des informations. Nous y consacrons en moyenne une heure par jour. Cela représente trois années sur l'ensemble d'une vie¹.

Le fait que les gens soient si réceptifs à la dimension négative des infos s'explique de deux façons. La première raison, c'est ce que les psychologues appellent le *biais de négativité*. Qu'on le veuille ou non, nous sommes plus sensibles au négatif qu'au positif. Lorsque nous étions des chasseurs-cueilleurs, il y a des centaines de milliers d'années, il valait cent fois mieux avoir peur d'une araignée ou d'un serpent que de ne pas s'en méfier. On ne risquait pas de mourir d'un excès de peur, mais bien d'un manque de méfiance.

En second lieu, nous souffrons d'un autre biais cognitif, l'*heuristique de disponibilité*. Si nous pouvons facilement nous représenter une chose, nous avons l'impression qu'elle se produit plus souvent. Ainsi, le fait que nous soyons bombardés de récits atroces de crashes aériens, de rapt d'enfants et de décapitations – des récits qui ont tendance à nous marquer – conduit vite à distordre notre vision du monde. « Nous ne sommes pas assez rationnels pour être exposés à une presse colporteuse d'informations² », relève le statisticien Nassim Nicholas Taleb.

En cette époque de règne du numérique, les aspects extrêmes des infos se trouvent encore amplifiés. Autrefois, les journalistes ne connaissaient pas trop leur public. Ils produisaient pour les masses. Les gens qui pilotent Facebook, Twitter ou Google, eux, nous connaissent au contraire très bien. Ils savent sur quoi nous cliquons. Ils savent ce que nous trouvons le plus choquant et le plus ignoble. Ils savent comment capter notre attention, pour ensuite nous servir les publicités les plus lucratives.

1. Nic Newman (dir.), *Reuters Institute Digital News Report : Tracking the Future of News*, Reuters Institute for the Study of Journalism, 2012. Voir aussi : Rob Wijnberg, « The problem with real news – and what we can do about it », *Medium*, 12 septembre 2018.

2. Cité par Michael Bond, « How to keep your head in scary situations », *New Scientist*, 27 août 2008.

On pourrait voir les violences médiatiques comme une sorte de lutte contre le train-train quotidien. Car soyons honnêtes : la plupart des gens ont une vie ennuyeuse. Sympathique, certes, mais ennuyeuse. Et oui, tout le monde veut avoir des voisins sympathiques et ennuyeux (ce qu'ils et elles sont, d'ailleurs, la plupart du temps). Mais avec de l'« ennuyeux », on n'attire pas l'attention. Avec du « sympathique », on ne vend pas d'annonces publicitaires. La Silicon Valley nous sert donc sur un plateau des contenus de plus en plus extrêmes, sur lesquels nous cliquons de plus en plus frénétiquement. « Les informations sont à notre esprit ce que le sucre est à notre corps¹ », remarque un écrivain suisse. La part de bonté de l'être humain a donc le dessous dans les médias. Car c'est justement elle qui fait le train-train quotidien.

Il y a quelques années, j'ai décidé de changer mon fusil d'épaule. Dorénavant, plus d'infos ni de téléphone au petit déjeuner. À partir de maintenant, plutôt un bon bouquin. D'histoire. Ou de psychologie. Ou encore de philosophie.

Pourtant, je me suis vite heurté au même problème. Dans les livres aussi, les exceptions font loi. Les best-sellers du rayon histoire traitent invariablement de malheurs et d'adversité, de tyrannie et d'oppression. La guerre, la guerre et encore la guerre. Et s'il n'y a pas de guerre, les historiens appellent cela l'« entre-deux-guerres ».

Dans les sciences dures aussi règne depuis des décennies une vision plutôt sombre de l'humanité. Si l'on cherche un livre sur la nature humaine, on tombe sur des titres comme *Les Mâles démoniaques*, *Le Gène égoïste* ou *Le Voisin psychopathe*.

Les biologistes fondent leurs recherches depuis des années sur la version la plus déprimante de la théorie de l'évolution. Même si un animal *semble* faire quelque chose de gentil, c'est ramené à de l'égoïsme. Les animaux aiment leur famille ? C'est du népotisme ! Un singe partage une banane ? On la lui a forcément chipée² ! Ou comme raillerait un biologiste américain : « Ce qui passe pour de la coopération s'avère être un méli-mélo d'opportunisme et d'exploitation. [...] Grattez "l'altruiste", vous trouverez "l'hypocrite"³. »

1. Rolf Dobelli, « Avoid news : Towards a healthy news diet », dobelli.com, août 2010.

2. Frans de Waal, *Le Bonobo, Dieu et nous*, *op. cit.*, p. 59.

3. Michael Ghiselin, *The Economy of Nature and the Evolution of Sex*, Berkeley, University of California Press, 1974, p. 247.

Il n'en va pas autrement dans les sciences économiques. Les économistes ont toujours vu dans l'être humain un *homo æconomicus*. Selon eux, nous serions constamment préoccupés par notre propre intérêt, tels des robots égoïstes et calculateurs. C'est sur cette vision du genre humain que les économistes ont bâti leur cathédrale de théories et de modèles, sur laquelle se sont fondés des monceaux de législation.

Tout ce temps, personne n'a jamais cherché à savoir si, après tout, cet *homo æconomicus* existait réellement. Ce n'est que vers l'an 2000 que l'économiste Joseph Henrich et ses collègues ont enquêté dans quinze micro-communautés de douze pays sur les cinq continents. Ils ont fait passer toutes sortes de tests à des agriculteurs, des nomades et des chasseurs-cueilleurs, à la recherche d'une personne qui correspondrait à la vision égoïste de l'être humain perpétuée par leur discipline depuis des décennies.

En vain. Les gens se révélaient systématiquement trop sociables et trop sympathiques¹. Après la publication de leur célèbre article, Henrich et ses collègues ont continué à chercher cette créature illustre en laquelle croyaient tant d'économistes. Et ils ont fini par la trouver. Disons qu'*homo* (homme) n'était pas tout à fait le terme exact. Il s'est avéré que l'*homo æconomicus* était un chimpanzé. « Le modèle s'est révélé remarquablement apte à prédire le comportement des chimpanzés dans des expériences simples, nota sèchement Henrich. Ainsi, tout le travail théorique n'a pas été vain ; simplement, il ne s'appliquait pas à la bonne espèce². » Ce qui est moins drôle, c'est que le modèle traditionnel des économistes a fonctionné pendant des décennies comme une sorte de nocebo. Dès les années 1990, l'économiste Robert Frank s'est demandé en quoi la perception de l'être humain comme égoïste affectait ses étudiants. Dans toute une série de tests, il a mesuré leur générosité. Résultat : plus longtemps ils avaient étudié l'économie, plus ils étaient égoïstes.

« Nous devenons ce que nous enseignons », *dixit* Frank.

1. Joseph Henrich *et al.*, « In search of Homo economicus : Behavioral experiments in 15 small-scale societies », *American Economic Review*, vol. 91, n° 2, 2001.

2. David Sloan Wilson et Joseph Henrich, « Scientists discover what economists haven't found : humans », *Economics*, 12 juillet 2016.

L'idée que les êtres humains sont par nature égoïstes est enseignée depuis des siècles en Occident. De grands penseurs comme Thucydide, saint Augustin, Machiavel, Hobbes, Luther, Calvin, Burke, Bentham, Nietzsche, Freud et les pères fondateurs des États-Unis ont tous souscrit à la théorie du vernis de la civilisation. Ils sont tous partis du principe que nous vivons sur la planète B.

Le plus fascinant, c'est que non seulement le christianisme traditionnel, mais aussi les Lumières (le courant qui, au XVIII^e siècle, a placé la rationalité au-dessus de la foi) s'enracinent dans une vision plutôt sombre de l'humanité. Les croyants les plus orthodoxes pensaient que nous étions corrompus, que nous ne pouvions, au mieux, que tartiner une couche de piété par-dessus notre nature impie. Nombre de philosophes éclairés pensaient également que nous étions corrompus, mais ils ont proposé un autre remède : une couche de rationalité par-dessus notre nature dégénérée.

La pensée occidentale présente une remarquable continuité dans sa conception de l'humanité. « On peut [...] dire généralement des hommes qu'ils sont ingrats, inconstants, [et] dissimulés¹ », écrivait Nicolas Machiavel, le fondateur de la science politique. « Souvenez-vous que tous les hommes seraient des tyrans s'ils le pouvaient² », écrivait Abigail Adams, épouse de l'un des pères fondateurs de la démocratie américaine. « Nous sommes les descendants d'une immense chaîne de générations de meurtriers. Nous avons le plaisir du meurtre dans le sang³ », écrivait Sigmund Freud, le fondateur de la psychanalyse.

Le plus étrange, c'est qu'on qualifie systématiquement ce genre de penseurs de « réalistes ». Celles et ceux qui expriment une pensée dissidente sont vilipendés pour leur croyance en la bonté de l'être humain⁴. Emma Goldman, une féministe qui fut toute sa vie poursuivie

1. Nicolas Machiavel, *Le Prince et autres textes*, traduit par Jean-Vincent Périès [1825], Paris, Union générale d'éditions, 1962.

2. *NdT* : la traduction ici proposée est issue de Harriet Hanson Robinson, « Le mouvement féministe aux États-Unis », *Revue politique et parlementaire*, vol. 17 n° 50, août 1898, p. 146, et citée dans Paulette Bascou-Bance, *La Mémoire des femmes. Anthologie*, Cestas, Elytis, 2002, p. 135.

3. Lettre du 16 février 1915. Version originale orale de 1915, citée par Alain Delrieu, *Sigmund Freud, Index thématique*, Paris, Economica, 1997.

4. « Je refuse de croire que la nature de l'être humain a tendance à le tirer vers le bas », a écrit le mahatma Gandhi, le légendaire héraut de l'indépendance que Churchill avait qualifié avec mépris de « fakir à moitié nu ». « La bonté de l'homme est une flamme qu'on peut cacher,

pour avoir lutté pour la liberté et l'égalité, soupira un jour : « Pauvre nature humaine, combien d'horribles crimes n'a-t-on pas commis en ton nom ! [...] Et les moins capables sont aussi les plus catégoriques sur la faiblesse et la noirceur de l'âme humaine¹. »

Ce n'est que depuis quelques années que les scientifiques de différentes disciplines, les uns après les autres, en arrivent à la conclusion qu'il est temps de revoir de fond en comble cette conception lugubre de l'humanité. Cette prise de conscience est encore si récente que les scientifiques ignorent souvent qu'elle se produit aussi chez d'autres. Ou comme s'est exclamée une psychologue réputée lorsque je lui ai parlé de nouveaux courants au sein de la biologie : « Mon Dieu ! Chez eux aussi ? »

4.

Avant de retracer mon périple à la recherche d'une nouvelle conception de l'humanité, je voudrais formuler trois avertissements.

Celles et ceux qui prennent la défense de l'être humain doivent lutter contre une hydre, cette créature mythologique chez laquelle – comme chez celle qu'Hercule décapita –, pour chaque tête coupée, il en repousse deux. Le cynisme, c'est exactement pareil. Pour chaque argument misanthrope battu en brèche, on en récupère deux nouveaux. La théorie du vernis est un zombie qui se refuse à mourir.

Celles et ceux qui prennent la défense de l'être humain doivent aussi lutter contre les puissants de ce monde. Pour ces derniers, une conception optimiste de l'humanité constitue carrément une menace. Un danger d'État. Un risque de sédition. Cela implique en effet que nous ne sommes pas des animaux égoïstes qui doivent être dressés, contrôlés, régulés d'en haut. Cela signifie que l'empereur est nu. Une entreprise dont les employés sont animés d'une motivation intrinsèque

mais qu'on ne peut jamais éteindre », a affirmé Nelson Mandela, qui a été emprisonné pendant vingt-sept ans par un régime criminel.

1. Emma Goldman, *Anarchism and Other Essays*, Charleston, Bibliolife, 2008, p. 29. Publié initialement en 1910. *NdT* : La version française est citée dans Howard Zinn, *Désobéissance civile et démocratie. Sur la justice et la guerre*, traduit par Frédéric Cotton, Marseille, Agone, 2010, p. 76.

se débrouille très bien sans cadres. Une démocratie dont les citoyennes et citoyens sont impliqués n'a pas besoin de politiciens.

Celles et ceux qui prennent la défense de l'être humain, enfin, sont constamment moqués et méprisés. Ils seraient naïfs. Stupides. Chaque faiblesse de leur argumentation sera exposée sans pitié. De ce point de vue, il est plus facile d'être cynique. L'intellectuel pessimiste, qui pérore dans son fauteuil sur les insuffisances de l'humanité, peut prédire tout ce qu'il veut. Si ses prophéties ne se réalisent pas, il pourra toujours prétendre qu'il a raison. Car qui sait, peut-être que les choses vont mal se passer à l'avenir ? Et peut-être avons-nous, grâce à ses sages paroles, échappé à pires tourments ? Ah ! que le prophète de la sinistrose, quoi qu'il professe, nous semble profond !

Les raisons d'espérer, en revanche, sont toujours provisoires. Il ne s'est *encore* rien passé de grave. On n'a pas *encore* été dupés. Un idéaliste peut avoir raison toute sa vie, et pourtant être traité de naïf. Ce livre vise à changer cet état de fait. Ce qui nous paraît aujourd'hui déraisonnable, irréaliste et impossible peut demain devenir la chose la plus normale qui soit.

L'heure est venue de changer notre vision de l'humanité. Place à un nouveau réalisme.

La vraie histoire de *Sa Majesté des Mouches*

1.

Lorsque j'ai commencé à écrire ce livre, je me suis rendu compte qu'il y avait une histoire qui était absolument incontournable.

Le décor : une île déserte de l'océan Pacifique. Un avion vient de s'écraser. Les survivants sont une vingtaine d'écoliers britanniques, qui n'en reviennent pas de leur chance. La plage, les coquillages, l'eau – c'est comme s'ils avaient atterri dans un roman d'aventures. Mieux encore : il n'y a pas d'adultes.

Dès le premier jour, les enfants mettent en place une sorte de démocratie. L'un d'entre eux, Ralph, est choisi comme chef. C'est le *golden boy*, le John F. Kennedy de la bande : athlétique, charismatique, séduisant. Son plan d'action tient en trois points. Premièrement : s'amuser. Deuxièmement : survivre. Troisièmement : émettre des signaux de fumée pour les bateaux de passage.

Seul le premier point est une réussite. La plupart des garçonnetts semblent préférer jouer à des jeux et s'empiffrer que de surveiller le feu. Jack, un costaud à la tignasse rousse, préfère par-dessus tout chasser le cochon sauvage. Au fil du temps, ses amis et lui deviennent de plus en plus casse-cou. Et pile au moment où un bateau passe, ils ont quitté leur poste auprès du feu.

« Tu désobéis au règlement », s'indigne Ralph.

Jack hausse les épaules. « On s'en fout.

– Le règlement, c'est la seule chose qu'on ait. »

Au fur et à mesure que la nuit tombe, la peur d'une bête qui rôderait sur l'île s'empare des enfants. Mais la vraie bête est à l'intérieur d'eux. Ils se griment le visage et se débarrassent de leurs

vêtements. Leur désir de pincer, de frapper et de mordre devient de plus en plus fort.

Tout ce temps, un seul garçon – Porcinet – garde la tête froide. On le surnomme ainsi parce qu’il est plus potelé que les autres. Il est asthmatique, porte des lunettes et ne sait pas nager. Porcinet est la voix de la raison, mais personne ne l’écoute. « Alors quoi, qu’est-ce qu’on est ? se demande-t-il, désespéré. Des humains ou des sauvages ? »

Des semaines plus tard, un officier britannique débarque. L’île est ravagée, les cendres encore fumantes. Trois enfants, dont Porcinet, sont morts. « Il m’aurait semblé qu’un groupe de garçons britanniques [...] aurait réagi de façon plus énergique », persifle l’officier. Ralph, qui avait autrefois été le leader de ces garçons bien élevés, fond en larmes.

« Ralph pleurait sur la fin de l’innocence, lit-on, la noirceur du cœur humain. »

Cette histoire est une pure invention. Elle est née en 1951 de l’esprit d’un enseignant britannique appelé William Golding. « Que dis-tu de l’idée, lança-t-il un jour à sa femme, d’écrire une histoire sur une bande de gamins sur une île, en montrant comment ils se comporteraient vraiment¹ ? »

Au bout du compte, *Sa Majesté des Mouches* [*Lord of the Flies* en version originale] s’écoulera à des dizaines de millions d’exemplaires. Le livre a été traduit en plus de trente langues et est devenu l’un des plus grands classiques du xx^e siècle.

Il est assez simple, *a posteriori*, d’expliquer le succès de l’ouvrage. Golding a montré comme personne ne l’avait encore fait ce dont l’être humain est capable. « Même si l’on commence avec une ardoise vierge, écrivit-il dans sa première lettre à son éditeur, notre nature nous force à en faire de la boue². » Ou encore, comme il le noterait plus

1. C’est un souvenir évoqué par William Golding lors d’un enregistrement audio en 1980, en introduction à sa propre lecture de l’ouvrage. Voir William Golding, *Lord of the Flies : Read by the Author*, Londres, Listening Library, 2005. Les citations du livre en français dans ce chapitre sont extraites de William Golding, *Sa Majesté des Mouches*, traduit par Laura Tranec, Paris, Gallimard, 1956, p. 117 et 253-254.

2. John Carey, *William Golding : The Man Who Wrote Lord of the Flies*, New York, Free Press, 2010, p. 150.

tard : « L'homme produit le mal comme l'abeille produit le miel¹. » Bien sûr, le contexte jouait : au début des années 1960, une nouvelle génération interrogeait ses parents sur les atrocités commises pendant la Seconde Guerre mondiale. Auschwitz avait-il été une exception, ou un nazi sommeillait-il en chacun de nous ?

William Golding penchait, dans *Sa Majesté des Mouches*, pour la deuxième option, et il remporta un franc succès. Le célèbre critique Lionel Trilling suggéra que le roman avait suscité « une mutation dans la culture² ». Golding finit même par recevoir le prix Nobel pour l'ensemble de son œuvre qui, selon le jury de l'Académie suédoise, « avec la perspicacité d'un art de la narration réaliste », mettait brillamment en lumière « la condition humaine dans le monde d'aujourd'hui ».

De nos jours, *Sa Majesté des Mouches* est beaucoup plus qu'un roman. Bien sûr, l'histoire est inventée et se trouve au rayon « fiction » des bibliothèques. Pourtant, l'ouvrage est devenu l'exemple ultime de la théorie du vernis. Golding a été le premier à oser le faire : écrire un livre *réaliste* pour les enfants. Pas de balivernes sentimentales sur une petite maison dans la prairie et autres Petits Princes.

Non, c'était un récit impitoyable qui montrait les enfants tels qu'ils sont vraiment.

2.

Je me rappelle bien la première fois où, encore adolescent, j'ai lu ce roman. Je me souviens que l'histoire m'a laissé un sentiment de tristesse, et que je suis longtemps resté à ruminer. En revanche, pas une seconde je n'ai douté de la vision de l'humanité proposée par Golding.

Ce n'est que des années plus tard que cela a commencé à me ronger, lorsque j'ai relu le livre. Je me suis plongé dans la biographie de William Golding, et j'ai découvert que c'était quelqu'un d'assez torturé. Il était alcoolique, souffrait de dépression et frappait ses enfants. « J'ai toujours compris les nazis, reconnaissait Golding, parce que, par nature, j'étais

1. William Golding, *The Hot Gates*, Londres, Faber and Faber, 1965, p. 87.

2. Arthur Krystal (dir.), *A Company of Readers : Uncollected Writings of W.H. Auden, Jacques Barzun and Lionel Trilling*, New York, Free Press, 2001, p. 159.

de la même trempe. » Et c'était « partiellement à partir de cette triste connaissance de soi » qu'il avait écrit *Sa Majesté des Mouches*¹. Les autres personnes l'intéressaient assez peu. Son biographe remarque qu'il ne prenait même pas la peine d'écrire correctement le nom de ses connaissances. « La nature de l'Homme avec un grand H, écrit Golding, devint une affaire plus urgente que de réellement rencontrer des gens². »

Je me suis demandé si des scientifiques avaient déjà exploré ce que feraient réellement des enfants sur une île déserte.

J'ai écrit un essai dans lequel je comparais *Sa Majesté des Mouches* à ce que nous apprend la science moderne, et j'en ai conclu que les enfants réagiraient probablement tout autrement³. À ce sujet, j'ai cité le biologiste Frans de Waal : « Il n'y a pas l'ombre d'une preuve que des enfants abandonnés à eux-mêmes agiraient ainsi⁴. »

Mais lorsque cet article a été publié, beaucoup de lecteurs se sont montrés sceptiques. Je n'avais repris que des études sur les enfants chez eux, à l'école ou en colonie de vacances. Elles ne traitaient pas de la vraie question, à savoir : que font les enfants s'ils sont *seuls*, sur une île déserte ?

C'est alors qu'a commencé ma quête de *Sa Majesté des Mouches*, la vraie.

Bien sûr, il y avait assez peu de chances qu'une université donne son autorisation pour laisser des enfants livrés à eux-mêmes pendant des mois dans la nature. Même dans les années 1950. Mais peut-être, me disais-je, était-ce déjà arrivé par accident ? Après un naufrage, qui sait ?

J'ai rentré des termes assez simples dans mon moteur de recherche. « Enfants naufragés », « Sa Majesté des Mouches dans la vraie vie », « Enfants sur une île ». Les premiers résultats montraient une épouvantable émission britannique de télé-réalité datant de 2008, dans laquelle on montait des enfants les uns contre les autres. Mais au bout d'une

1. John Carey, *William Golding : The Man Who Wrote Lord of the Flies*, op. cit., p. 82.

2. *Ibid.*, p. 259.

3. C'est ce que j'ai écrit dans « Dit gebeurt er als je gewone kinderen vrijlaat in de wildernis » [Voilà ce qui se produit lorsqu'on laisse des enfants ordinaires dans la nature], *De Correspondent*, 6 juin 2017.

4. Frans de Waal, *Le Bonobo, Dieu et nous*, op. cit., p. 294.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2020. N° 139220 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE